



ANANDA DEVI

*Manger
l'autre*

z

« Ananda Devi offre une métaphore de sociétés gavées de superflu, voraces d'inutiles accumulations, où personne n'est à l'abri du regard de l'autre. » Valérie Marin La Meslée, *Le Point*

« Ananda Devi excelle pour dénoncer la tyrannie de l'image, à la fois obsédée par la perfection et fascinée par la monstruosité. » *Le Temps*
[Un article à lire : ici.](#)

« Un roman fulgurant. » *RTS*
Pour écouter l'entretien, [c'est ici.](#)

Ananda Devi : dans le corps de l'autre

Causerie bamakoise avec la romancière mauricienne qu'on retrouve à Genève pour la sortie de « Manger l'autre » : ou l'obésité comme métaphore d'un monde vorace de superflu.

Par Valérie Marin La Meslée

Publié le 30/04/2018 à 17:16 | Le Point.fr

Hôtel de l'Amitié, 14e étage, la vue est exceptionnelle sur Bamako où Ananda Devi se trouve invitée à la Rentrée littéraire du Mali en ce mois de février 2018. Flash-back au bord du fleuve Niger pour l'écrivaine mauricienne qui découvrait la capitale du Mali au tout début de l'aventure malienne du festival Étonnants voyageurs, achevée depuis. D'origine indienne, anthropologue de formation, traductrice de métier, Ananda Devi nous a consacré le temps d'une causerie, dédiée en partie à son nouveau roman, qui met en scène une adolescente obèse, élevée par son père. Sa mère les a abandonnés, incapable de prendre dans ses bras le corps démesuré de son enfant né à 10 kilos. Dans cette image, Ananda Devi offre une métaphore de sociétés gavées de superflu, voraces d'inutiles accumulations, où personne n'est à l'abri du regard de l'autre. Échos noirs sur blanc de cette rencontre bamakoise, renouvelée au Salon africain de Genève où elle était présente fin avril.

Le corps, lieu du roman

Manger l'autre est le premier roman qu'elle publie en dehors d'une géographie précise, que ce soit Maurice, son île natale, Londres, où elle a étudié, ou encore le New Delhi d'*Indian Tango*. « Là, confie Ananda Devi, le lieu du roman est le corps de mon personnage, comme si j'étais en autarcie avec elle. »

Le corps est omniprésent dans l'imposante bibliographie d'Ananda Devi, qui le parcourt avec une sensualité à fleur de phrases, on se souvient de *Soupir* notamment, mais elle se situe dans ce dernier ouvrage comme à l'intérieur même de son personnage et le décor n'en est pas toujours ragoûtant. On se demande et on lui demande d'où l'idée lui en est venue ? En deux temps,

raconte-t-elle, et dans le décor des États-Unis où elle l'entraîne une tournée littéraire. « Je me trouvais dans un aéroport et en regardant autour de moi, j'ai vu que tout le monde était en train de manger et avec un téléphone à la main. Moi, j'étais assise à les observer, ce qui est le métier de l'écrivain, en me disant, c'est incroyable, même un temps d'attente pas très long, doit être meublé soit par la nourriture soit par le téléphone et même les deux. Il y a beaucoup de corps en surpoids aux États-Unis, et je les observais, je l'avoue, avec un certain jugement : mais pourquoi *bouffent-ils* comme ça, une nourriture qui en plus n'est pas de qualité ? Or, quelques jours plus tard, je passe devant une galerie d'art. Un grand tableau dans la vitrine représentait une femme obèse, nue, allongée, mais son regard semblait dire à la personne qui la regardait *Je suis belle telle que je suis...* »

Il n'en a pas fallu davantage pour que l'imagination se mette en route pour nourrir tout un questionnement permettant à l'auteure d'abord, et ses lecteurs par la suite, de dépasser le jugement immédiat : « C'est une souffrance à la fois physique et psychologique que j'ai voulu explorer. »

Melting-pot mauricien

En contradiction assez spectaculaire avec la douceur de son sourire, le raffinement des saris qu'elle porte, et le timbre de sa voix, les livres d'Ananda Devi et celui-ci peut-être plus encore vont du côté du monstrueux. C'est sa façon d'aller loin sur le thème de la différence, de l'autre et du regard qu'on lui porte. Le melting-pot de son île natale et de ses propres origines, son aisance dans les langues créole, française, et anglaise lui servent de vade-mecum, et en chaque endroit du monde l'écrivaine se sent chez elle en tant qu'être humain. Mais le regard de l'autre, dont elle redoute de plus en plus la crispation sur l'identitaire, n'a pas toujours été porté ainsi sur elle : écrivaine mauricienne, d'origine indienne, venue donc de l'océan Indien, mais aussi africaine, et pour finir francophone, elle cumulait des étiquettes qui, longtemps, ont été à l'origine d'une régionalisation dans son parcours, comme c'est le cas de nombreux écrivains extra-hexagonaux.

Depuis les livres édités à « compte de père », dit-elle joliment de son premier recueil de nouvelles, *Solstice*, puisque c'est en effet le cadeau de son père à sa fille de 19 ans que d'avoir permis à ce premier manuscrit de devenir livre, même à compte d'auteur, jusqu'à l'édition parisienne, les obstacles ont été

très nombreux et elle a franchi le seuil de la maison Gallimard, par sa porte de « Continents noirs » avant d'entrer dans « la Blanche » ironie du nom de la collection prestigieuse. Et aujourd'hui de publier un livre assez différent des autres aux éditions Grasset. « À la fin des années 1990 les maisons d'édition étaient généralement fermées aux auteurs africains, sauf un ou deux, Ahmadou Kourouma, Calixte Beyala... Tous les autres envoyaient les manuscrits, mais trouvaient portes verrouillées, sauf celles de rares maisons d'édition comme Le Serpent à plumes de Pierre Aster, fenêtre ouverte sur le monde, ou encore Hatier dans la collection dirigée par Jacques Chevrier. »

L'assurance des jeunes écrivains africains

À notre micro, Ananda Devi dit bien l'ambiguïté qui accompagnait la collection « Continents noirs », mais garde toute sa gratitude à son directeur Jean-Noël Schifano. Aujourd'hui, comment voit-elle les jeunes écrivains originaires du continent au regard de ce que sa génération a vécu ? « Les jeunes ne semblent pas concernés par cette problématique. Ils se disent si j'écris quelque chose qui vaut la peine, je vais trouver un éditeur, il n'y a plus cette peur que nous avions, ils ont une assurance que j'étais loin d'avoir ! Et cela me fait énormément plaisir, vraiment, car la littérature s'enrichit de ce qui vient du monde. Mais on le sait davantage aujourd'hui qu'autrefois. Le manifeste de la *littérature monde*, lancé par Michel Le Bris en 2007, a beaucoup fait parler de lui, mais je pense que c'est cela qu'il montrait. D'ailleurs, avec les écrivains de partout que j'ai rencontrés à Bamako, conclut-elle en regardant le fleuve, des liens profonds se sont créés qui ne se sont pas perdus. Il faut dire que les alentours du fleuve Niger sont un lieu magique ; je le ressens de nouveau. »

Celle qui une fois encore, et peut-être jusqu'à une expérience limite, parcourt dans *Manger l'autre* le corps humain de sa plume s'est définie comme un écrivain « sensoriel » dans son récit autobiographique *Les hommes qui me parlent* (Gallimard) où l'on peut lire ceci : « L'écrit est cette terre fraîche vers laquelle on retourne, que l'on peut labourer autant de fois que l'on veut, quitte à arracher de vertes feuilles à peine formées, à plonger ses ongles dans le sol pour en extraire des racines vénéneuses à la teinte de jujube pourpre. On porte alors cette récolte fabuleuse, nauséabonde, à sa bouche et on rit, les dents et les lèvres colorées d'une tourbe noire. »

Télérama'

Livres

Ananda Devi : “L’excès de poids de mon héroïne est comme la fable du monde dans lequel on vit”

Christine Ferniot

Publié le 24/02/18



Comment vivre avec un corps qui déborde ? Dans “Manger l’autre”, son nouveau roman, Ananda Devi interroge l’emprisonnement mental et physique d’une adolescente insatiable.

Née en 1957 à l’île Maurice, de parents d’origine indienne, Ananda Devi est poète, nouvelliste, romancière, mais aussi docteur en anthropologie sociale et traductrice. Pratiquant plusieurs langues, elle a choisi d’écrire en français. Depuis ses premières nouvelles, publiées à 19 ans, ses thèmes de prédilection demeurent les différentes formes d’exclusion et d’enfermement dans les traditions, la famille, le corps, prenant souvent pour cadre l’île où elle a vécu pendant sa jeunesse.

Après *Eve de ses décombres* (2006), *Indian Tango* (2007) ou *Le Sari vert* (2009), elle publie ces jours-ci *Manger l’autre* (éd. Grasset). Un roman éloigné de ses paysages habituels mettant en scène un personnage de jeune fille obèse, une adolescente qui ne parvient jamais à assouvir sa faim. Derrière cette histoire mythologique et charnelle, Ananda Devi entame une critique virulente de la société de consommation et du culte de l’image.

Roman contemporain où les réseaux sociaux sont omniprésents, *Manger l’autre* reprend des thèmes que vous affectionnez comme l’enfermement, le corps et ses contraintes. Comment cette fiction est-elle née ?

D’un voyage aux Etats-Unis. Alors que j’étais dans un aéroport, j’ai été frappée par l’omniprésence de la nourriture, et plus encore par le fait que les gens se nourrissent en public. Puis, je suis passée devant une galerie d’art qui exposait un très beau tableau figurant une femme allongée, grosse, nue et qui semblait me regarder en disant : « *Mais qui es-tu pour me juger ?* » Quand j’ai vu cette peinture, j’ai commencé à développer l’histoire de cette femme dans ma tête. Les deux éléments se sont alors rejoints pour écrire ce roman.

Dans mes livres, je parle souvent du corps, mais cette fois, il s’agissait d’un corps aussi déformé que beau. Je voulais aussi parler de la frayeur que nous ressentons tous devant l’obésité, cette peur de devenir « *comme ça* », de dépasser le plaisir pour aller vers le dégoût. Je voulais que cette fable devienne très contemporaine en la plaçant dans un pays moderne, industrialisé, cerné par un monde virtuel. Sans rien d’« exotique », comme c’est le cas dans *Le Sari vert* par exemple, qui parle également du corps.

Je voulais, enfin, que l’écriture soit différente. Si *Le Sari vert* est un livre décharné, rongé par une violence de scalpel, *Manger l’autre* est porté par un excès de mots blessants que l’héroïne doit endosser. C’est un texte boulimique.

Une fois encore, le thème de l'enfermement est au cœur de *Manger l'autre...*

C'est effectivement un thème récurrent chez moi. Mais, dans ce livre, il s'agit de l'enfermement ultime, dans son propre corps. Un corps qui est à la fois divinité et malédiction. Et plus encore, c'est dans la tête que l'enfermement se situe, dans un jeu permanent à travers le regard que l'héroïne porte sur elle et le regard de l'autre.

***Manger l'autre* est-il un livre mythologique ou un roman social ?**

En fait, mon inspiration part toujours de la réalité, jusqu'au moment où il y a basculement dans une autre dimension, souvent de l'ordre du mythe. Il m'importe, lorsque je raconte une histoire, de lui donner plus d'envergure. L'excès de poids de mon héroïne est comme la fable du monde dans lequel on vit.

“En essayant de la déculpabiliser, le père ne fait que l'enfoncer davantage.”

Aux côtés de votre héroïne, il y a le père, à la fois protecteur et inquiétant, qui imagine une jumelle à sa fille et la nourrit pour deux. Comment le définiriez-vous ?

Il est différent de mes « autres pères », car il n'y a pas chez lui de violence volontaire, plutôt un excès d'amour fusionnel. Il essaie de trouver un prétexte à son obésité, en lui créant une jumelle imaginaire. En fait, j'avais lu un article évoquant la possibilité qu'un œuf se divise dans le ventre de la mère et qu'une partie absorbe l'autre. Le bébé naît seul, mais il garde parfois des résidus de « l'autre ». Cette histoire m'est revenue lorsque j'ai construit le personnage du père. A partir de là, je pouvais développer l'idée du dédoublement, de l'ambiguïté qui est aussi un thème qui m'est cher. Le père est aimant, fragile et se fourvoie souvent. Il enferme sa fille mais, en essayant de la déculpabiliser, il ne fait que l'enfoncer davantage et la rendre schizophrène.

N'y a-t-il pas une influence de la fable dans ce roman, comme dans toute votre œuvre ?

Enfant, mon père me lisait les contes de Grimm, de Perrault ou d'Andersen. De son côté, ma mère nous transmettait oralement les mythologies indiennes. Puis, quand j'ai commencé à lire, je me suis plongée dans les *Mille et une nuits*, et je les ai relues constamment, bien après l'adolescence, découvrant avec l'âge l'aspect terrifiant de ces histoires entrecoupées de meurtres, de décapitations. Cette influence a été très présente dès le départ dans mon inspiration et continue de l'être dans ce que j'écris aujourd'hui. Je sais que mes histoires déboucheront toujours sur quelque chose qui nous dépasse.

Vous avez commencé par écrire de la poésie. A-t-elle influencé votre écriture et vos choix littéraires ?

La poésie est le langage littéraire de l'inconscient. Je ne m'assois jamais à ma table en me disant que je vais en écrire. En fait, c'est elle qui me dit : « *écris moi* ». C'est comme une fulgurance.

En général, je travaille sur plusieurs textes en même temps. Quand j'écris un roman, il arrive que je m'arrête. Je suis bloquée, alors je passe à autre chose, de la poésie, une nouvelle, ou même un autre roman. Je conserve beaucoup de textes que j'ai écrits et qui dorment dans mes tiroirs car je ne les trouve pas aboutis. De temps en temps, je les reprends, je les laisse, je les reprends...

“Plus le temps passe, moins je me ‘contente’”

En revanche, *Manger l'autre* semble être une fiction que vous avez écrit d'un seul jet...

En effet, je l'ai écrit sur une période assez courte. Je cherchais une idée depuis quelque temps et je me demandais si je pouvais explorer quelque chose de nouveau. Car c'est ça qui m'intéresse, aller toujours plus loin. Plus le temps passe, moins je me « contente ». Je veux pousser plus loin les limites de mon écriture, de mes histoires.

La violence ne me fait pas peur mais l'écriture de la violence vole quelque chose de moi. Quand j'ai eu terminé ce livre, je me suis demandée ce que je ferais après, ce que je pourrais écrire de nouveau. J'avais eu ce sentiment déjà après *Le Sari vert* et je l'ai retrouvé pour *Manger l'autre*.

Vous écrivez en ce moment ?

Ecrire est ma discipline mentale depuis quarante ans ! Je réfléchis actuellement à deux livres qui se déroulent en Inde et à l'île Maurice.

Vous arrive-t-il de relire vos romans passés ?

Je n'aime pas ça. Mais ça m'est arrivé pour mon premier recueil de nouvelles, écrit entre 15 et 19 ans. J'ai dû de les relire vingt ans après pour une réédition. Et j'ai été frappée de constater que mes thèmes et mes obsessions étaient déjà tous là : le corps, le désir de liberté, les carcans sociaux et religieux, le rapport à la nature avec sa dimension mythologique. L'écriture avait changé, mais le chemin était le même.

Le rapport avec la nature, dites-vous. Dans *Manger l'autre*, les lieux sont indéfinis, mais la plupart du temps, vous écrivez des romans qui se déroulent à l'île Maurice ou en Inde. De ce fait, c'est votre image « exotique » qui vient à l'esprit. Cela vous agace ?

C'est vrai que j'ai souvent été cantonnée à cette image : celle d'un écrivain qui s'appuie sur un lieu, comme New Delhi ou Port-Louis, l'Inde ou Maurice. Mais vous savez, mon travail d'écriture est toujours le même, qu'il y ait un décor « exotique » ou pas. C'est pour cette raison que je ne voulais pas que, cette fois, le lieu soit reconnaissable. Je voulais qu'on me perçoive comme écrivain et rien d'autre. Et s'il est normal de se concentrer sur son lieu d'origine, il ne faut pas que ça devienne un carcan, ni pour moi ni pour le lecteur.

Quelle est votre première réaction, quand vous rentrez chez vous, à Trois Boutiques, sur l'île Maurice ?

C'est de respirer profondément. De sentir le désordre de la nature, la poussière. Loin de Ferney-Voltaire, à la frontière suisse, où j'aime vivre mais où tout est si parfaitement rangé...

[Accueil](#) > [Culture](#) > Les zones d'opulence d'Ananda Devi

LIVRES

Les zones d'opulence d'Ananda Devi



Avec «Manger l'autre», la romancière Ananda Devi quitte ses territoires habituels et s'installe dans un corps obèse. Un conte gargantuesque pour dire des sociétés mondialisées dont l'appétit de croissance n'empêche pas les cloisonnements



Toute l'œuvre d'Ananda Devi est traversée par les thèmes de l'enfermement et de l'exclusion, qu'elle aborde par le biais du corps. — © Damien Grenon



Salomé Kiner

Publié vendredi 1 juin 2018 à 18:52



Ananda Devi s'est assise à contre-jour sous la fenêtre de son salon. Le canapé est noir, le carrelage est pâle, elle porte une tunique en damier. Derrière elle, sur une table basse, des silhouettes en ivoire africain se confondent en ombres chinoises avec des bouddhas en marbre et des divinités hindoues. Sa vie, son œuvre, sa maison – tout chez elle raconte la cohabitation des cultures, les identités plurielles, les boutures linguistiques et les mythologies croisées.

Pour se rendre à l'institution onusienne où elle travaille, Ananda Devi quitte chaque matin sa maison de Ferney-Voltaire, traverse la douane française, puis la douane suisse, et recommence le soir en sens inverse. A Brazzaville, où elle vivait avant, elle était déjà à cheval sur le fleuve, entre les deux Congos. Traductrice de l'anglais vers le français, elle déjoue les conventions habituelles qui voudraient que la langue d'arrivée soit la langue native de l'interprète. Sauf que sa mère parlait le télougou, une langue du sud de l'Inde dont elle était originaire, quoique née au Kenya de parents eux-mêmes nés en Afrique du Sud.

Toutes les versions de soi

Ananda Devi, elle, est née à l'île Maurice en 1957 dans une famille aisée qui encourage l'éveil artistique de ses enfants.

Elle parle hindi à la maison et côtoie le créole de la rue avant d'apprendre le français dans les livres que son père ramène par malles de ses voyages. L'anglais vient à l'école. Entre-temps, le télougou s'est perdu quelque part sur les rivages de l'enfance. La question de la langue maternelle reste une équation impossible à résoudre. «Je me sens multiple en moi-même et je ne regretterai ni n'épuiserai jamais ça», répond-elle pour justifier son entrée en littérature, comme si les livres étaient un moyen de faire coexister toutes les versions possibles d'elle-même.

Mais les contraires s'attirent. Son œuvre – une vingtaine de romans et de recueils de poèmes publiés en quarante ans – est traversée par les thèmes de l'enfermement et de l'exclusion, qu'elle aborde par la question du corps (essentiellement féminin) contraint par la tradition, le poids de la famille, la fidélité aux croyances et les normes sociales. Des personnages et des histoires ancrées dans une réalité tangible qu'elle finit toujours par tirer vers la fable.

Des femmes en cercle

«Je n'arrive pas à me contenter de l'individualité des destins, j'ai besoin de déborder, pour comprendre l'homme, son existence, révéler quelque chose de notre individualité.» C'est l'héritage de sa mère, qui l'a bercée aux

mythologies orientales. L'épopée sanskrite du *Mahabharata* ou encore *Les mille et une nuits*, où elle semble avoir puisé la structure circulaire de ses livres, «des histoires fractales où chaque récit semble aboutir à un autre pour finir par former une sorte de réseau».

On pense à la jaquette de son dernier roman, paru en janvier 2018. C'est une illustration sur laquelle des personnages féminins sont disposés en cercle, chacune avalant la jambe de celle qui la précède. *Manger l'autre* est l'histoire d'une adolescente obèse. Abandonnée à la naissance par sa mère dévastée d'avoir mis au monde un bébé de dix kilos qui semble né pour se nourrir, elle reste seule avec son père. Ultraprotecteur, décidé à la préserver de la brutalité du monde, cet «adorateur et bourreau» va justifier la morphologie monstrueuse de sa fille en inventant l'existence d'une jumelle imaginaire qui se serait «dissoute dans l'énigme matricielle», broyée par cet ogre en puissance. En plus de cette présence culpabilisante, elle est harcelée à l'école par ses camarades de classe. Lorsqu'elle ne s'enferme pas dans les toilettes, ils la poursuivent avec leurs téléphones portables pour la photographier et «nourrir le grand Œil d'internet», dont l'appétit morbide semble aussi grand que celui de la narratrice.

Le corps comme territoire

Contrairement à ses autres livres, qui prenaient place en Inde ou à Maurice, Ananda Devi ne mentionne pas le lieu du récit, bien qu'on devine une société néolibérale gouvernée par la consommation, vautrée dans les excès en tous genres et défigurée par ses comportements narcissiques. «De manière générale, le lieu est un ancrage qui me permet de donner corps au texte. Dans *Manger l'autre*, c'est le corps de la jeune fille obèse qui devient territoire. Je voulais souligner à quel point le regard et le jugement des autres la poussent à s'enfermer à l'intérieur d'elle-même, au point de faire disparaître le monde qui l'entoure.»

Grossissant au fil des pages, la narratrice devient l'objet d'une métaphore gargantuesque, au risque de friser l'exercice de style. Tout le champ lexical de l'adiposité est mis au service de cette chair exponentielle dont la vision renvoie chacun à ses propres phobies: l'altérité, la perte de contrôle, le handicap, l'apparence.

Monstruosité fascinante

Au risque de l'écœurement, Ananda Devi excelle néanmoins à dénoncer la tyrannie de l'image, à la fois obsédée par la perfection et fascinée par la monstruosité.

En observant les filles défiler sur les podiums, la narratrice a cette pensée solidaire: «Je te comprends ma sœur. Je sais ce que tu subis. Ta minceur est une dictature autant que mon surpoids [...] tu dois souffrir pour te plier à une aune impossible; car rien de toi n'est à la mesure de tes attentes, et tu auras beau peser 40 kilos, ce ne sera jamais suffisant, ton squelette sera encore trop lourd.»

Royaume pervers de ces représentations mensongères, les réseaux sociaux subissent aussi les foudres d'Ananda Devi qui y voit une nouvelle source de cloisonnement: «Au début d'internet, on a pensé qu'il n'y aurait plus de frontières, qu'on pourrait communiquer instantanément d'un bout à l'autre du monde. Mais c'est l'inverse qui se produit. On se replie dans nos bulles, dans nos communautés. Prenez l'exemple d'Amazon: vous achetez un livre, puis les systèmes d'algorithmes vous font des suggestions thématiques. Par rapport à la librairie, la chance de découverte est faible.»

Culture mondialisée

Il y a quelque chose d'un peu vieillot dans cette lecture du web, et d'autant plus inadapté qu'Ananda Devi a longtemps souffert, dans les rayons des librairies, d'une

forme d'exclusion, ou plutôt de relégation réservée aux auteurs francophones extra-hexagonaux. La culture mondialisée, justement grâce à internet, tend à changer la donne. Le manifeste pour une «littérature-monde en français», publiée en 2007 par le journal *Le Monde* en faveur «d'une langue française qui serait libérée de son pacte exclusif avec la nation», dont Ananda Devi fut l'une des signataires, a également contribué à porter l'attention sur le style et le contenu de ses romans davantage que sur son parcours.